

George Szanto, Margaret Atwood, Carol Shields

Hélène Rioux

Number 122, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36497ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2006). Review of [George Szanto, Margaret Atwood, Carol Shields]. *Lettres québécoises*, (122), 27–28.



☆☆☆☆

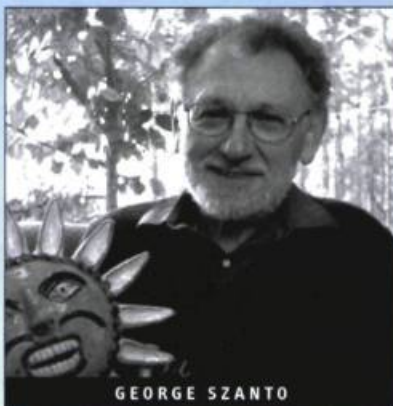
George Szanto, *Double vue*
(traduit de l'anglais par François Barcelo),
Montréal, XYZ éditeur, 2005, 330 p., 25 \$.

Intrigue au Mexique

Ce qui m'a surtout fascinée, c'est le climat que George Szanto — bien servi par l'excellente traduction de François Barcelo — réussit à créer dans *Double vue*.

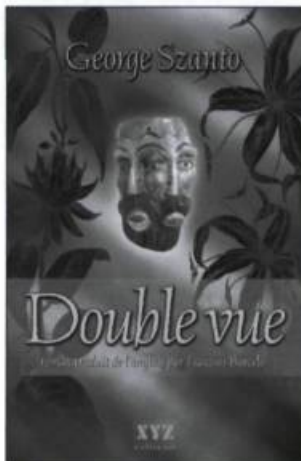
Jorge, un professeur et criminologue montréalais, est invité par son ami Pepe Legarto à fêter sa victoire aux élections municipales de Michoácuaro, au Mexique. Pour commencer, il hésite. Puis — on est quand même en décembre à Montréal —, la perspective de « vacances au soleil, de longues conversations avec de vieux amis en savourant la meilleure téquila » (p. 11) finit par le convaincre et il accepte l'invitation. Dès son arrivée, cette nouvelle inattendue : Pepe s'est volatilisé. Un soir, il est allé chercher un livre à son bureau et personne ne l'a revu depuis. L'a-t-on enlevé ? Assassiné ? Ou bien — hypothèse un peu farfelue, mais tout, dans l'univers chaotique du Mexique, semble possible — serait-il allé batifoler dans l'arrière-pays avec quelque belle inconnue ? Jorge veut en avoir le cœur net et, malgré les menaces de toutes sortes qui se mettent à pleuvoir sur lui, il décide d'enquêter.

Difficile de résumer cette histoire abracadabrante dans laquelle se mêlent notamment des morts et des vivants, des sorcières et des truands, des scorpions, un chien battu, un évêque fanatique, un voisin psychotique, un chef de police désabusé, un vieux médecin alerte, une statue qui tire du revolver, quelques *judiciales* obtus et autres sbires encore moins rassurants, une veuve impavide et son garde du corps, et enfin l'énigmatique Irini à laquelle Jorge n'a pas envie de résister.



GEORGE SZANTO

L'avenir est une chimère. Comme le suggère Irini : « Nous ne voyons pas toujours l'ensemble de la situation. [...] Des schémas à l'intérieur de schémas cachés dans des schémas. Chaque chose à sa place. » (p. 187)



Il est d'abord question d'une valise volée, celle de Jorge, dans l'autobus qui l'amène à Michoácuaro. Puis d'une usine de textile que certains voudraient voir s'installer dans la ville, alors qu'un autre clan s'y oppose farouchement. D'un jardin où l'on cultive des végétaux connus par les Aztèques avant la Conquête. D'un journaliste mystérieusement disparu au cours d'un reportage sur l'architecture religieuse de la ville. Des pots-de-vin sont versés pratiquement au vu et au su de tous, des caméras disparues refont soudain surface. Jorge reçoit des messages anonymes le sommant de quitter Michoácuaro. On peut poser toutes les questions qu'on veut, les réponses — quand il y en a — seront toujours sibyllines. Ou contradictoires. Tous les fils de l'affaire s'emmêlent. Et Pepe ne revient pas.

Ce qui m'a surtout fascinée, c'est le climat que George Szanto — bien servi par l'excellente traduction de François Barcelo — réussit à créer dans *Double vue*. Un climat d'inquiétude constante, où aucune certitude n'existe. Avance-t-on d'un pas ? Un abîme s'ouvre devant nos pieds. Des tessons du passé virevoltent au cœur du présent.

Un monde à décoder sans posséder le code — mais qui le possède ? Les codes sont multiples et chacun a le sien. Codes cachés à l'intérieur d'autres codes. Une sorte de course au trésor quand le plan qu'on nous donne au départ est bidon — l'est-il vraiment ? Un voyage au cœur de l'absurde. Dans lequel parviennent tout de même à se faufiler quelques scènes réconfortantes — bon repas convivial arrosés de téquila, beauté du paysage, douceur du climat, chaleur de l'amitié — de la vie quotidienne.

Très réussi.

Précisons que, né en Irlande du Nord, George Szanto a enseigné dans différentes universités, dont McGill, et qu'il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages. *Double vue* est le deuxième roman de cet auteur traduit par François Barcelo.

☆☆☆1/2

Margaret Atwood, *L'Odyssée de Pénélope*
(traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné),
Montréal, Boréal, coll. « Les mythes revisités », 2005, 150 p., 19,95 \$.

Retour dans le temps

La collection « Les mythes revisités » se veut « la plus grande opération de parutions simultanées jamais réalisée ». Trente-cinq maisons d'édition participent au projet à l'intérieur duquel des auteurs reconnus dans le monde entier renvoient à leur manière les mythes fondateurs de l'humanité.



MARGARET ATWOOD

Que sait-on de Pénélope ? Pour dire la vérité, peu de chose. Courtisée — harcelée — par une meute de prétendants avides et brutaux qui ne voulaient qu'une chose — s'emparer du royaume —, cette reine d'Ithaque les faisait patienter en tissant pendant le jour un linceul qu'elle défaisait la nuit. Elle attendait Ulysse, et sa confiance était inébranlable. Elle symbolise désormais la patience et la fidélité conjugale.

Un peu terne, en somme.

Et pourtant, c'est son histoire que Margaret Atwood a choisi de raconter dans *L'Odyssée de Pénélope*.

Aux Enfers depuis si longtemps — des millénaires —, Pénélope erre en se remémorant sa vie. Elle revoit son enfance, lorsque son père, terrorisé par un oracle, l'a fait jeter à la mer. Sauvée *in extremis* par des canards, elle a connu une adolescence tristounette marquée par les comparaisons — dont elle sortait toujours vaincue — avec sa cousine Hélène, l'irrésistible séductrice — plutôt antipathique dans la version d'Atwood. Plus tard, Ulysse l'a remportée, comme un lot, à la suite d'un concours de tir à l'arc et elle s'est installée avec lui en Ithaque. Débuts difficiles, quelques années de bonheur tranquille, puis, la guerre de Troie éclate, Ulysse s'embarque pour son interminable odyssée, Pénélope se prépare à l'attendre.

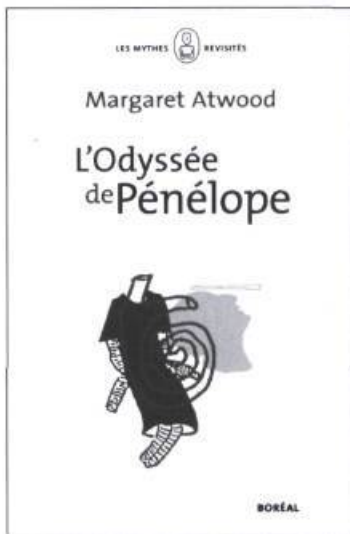
Une question la hante aux Enfers : pourquoi, à son retour en Ithaque, Ulysse a-t-il fait pendre les douze jeunes servantes qui l'avaient assistée pendant toutes ces années, tenant compagnie aux courtisanes — obligées parfois de

coucher avec eux, mais elles étaient esclaves et ne pouvaient guère espérer un autre sort —, recueillant des renseignements, l'aidant à défaire son tissage ?

Comme dans une œuvre de poésie épique, la narration de Pénélope est ponctuée par les chœurs des servantes sacrifiées.

Le ton est mordant, souvent caustique. Aux Enfers, Pénélope a une vue d'ensemble des choses — présent et passé sont sur le même plan — et elle pimente la relation de son histoire avec des commentaires désopilants sur la réalité moderne. La lucidité est impitoyable.

Un texte savoureux dans lequel l'originalité de cette écrivaine acclamée avec raison se révèle à chaque tournant.



☆☆1/2

Carol Shields, *Au moment même*
(traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné).
Montréal, Québec Amérique, 2005, 564 p., 27,95 \$.

Statu quo entre Chicago et Philadelphie

La surabondance de détails triviaux, les répétitions, la banalité de cette histoire sans histoire font de cette lecture une corvée.

Disons-le d'entrée de jeu : j'avais été conquise par *Miracles en série*, ce recueil de nouvelles de Carol Shields publié l'an dernier aux Éditions Triptyque. J'y avais découvert une auteure à l'intelligence fine, avec un goût pour l'insolite, un humour original, un sens de l'observation à toute épreuve, une prose proche de la poésie. Je la sentais toujours à l'affût du moindre détail, à la recherche du « miracle » que celui-ci révèle. Je croyais voir un petit sourire en coin — non toutefois dénué de compassion — se dessiner sur ses lèvres.

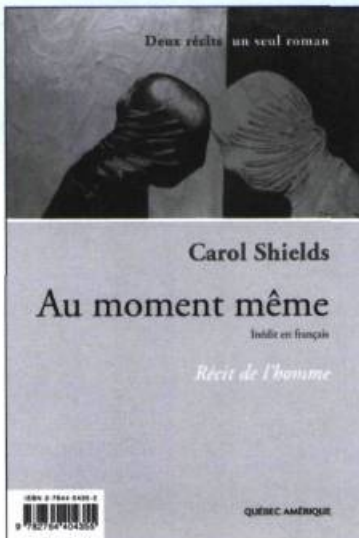
C'est donc avec un *a priori* tout à fait favorable que j'ai entrepris la lecture de son roman *Au moment même*, traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné pour les Éditions Québec Amérique.

Comment dire ? Bien sûr, le sens de l'observation, l'attachement aux détails de la vie quotidienne sont là. L'intelligence de l'écrivaine se fait sentir à chaque instant,



sa compassion aussi. Et pourtant... Est-ce l'histoire qui fait ici défaut ? Toutes les histoires, on le sait, se valent — quand elles sont bien racontées.

Celle-ci raconte une semaine dans la vie d'un couple, Brenda et Jack. Nous sommes en 1978. Il est historien, elle crée des courtépines. Ils vivent dans la banlieue de Chicago, dans un bungalow dont ils sont propriétaires, ils ont deux enfants qui ne leur causent pas de problèmes trop ardues, des parents sympathiques, des amis, des voisins. Un passé convenu, un avenir prévisible. Sont-ils heureux ? Comme se le dit Jack, il est chanceux. « Le hasard a fait de lui un homme sans handicaps graves ni pertes indicibles. » (p. 22) C'est à peu près la même chose pour Brenda.



Brenda a décidé d'aller passer une semaine à Philadelphie, à l'occasion d'un salon d'artisanat. Cette semaine qu'ils vivront chacun de leur côté est le prétexte du roman. Jack reste à Elm Park avec les enfants ; à Philadelphie, Branda rencontre des gens, dont un homme qui plus ou moins l'attire. Mais la surabondance de détails triviaux, les répétitions, la banalité de cette histoire sans histoire font de cette lecture une corvée. Le livre — et il est lourd — me tombait souvent des mains. Et la traduction, parfois maladroite — que penser, par exemple, de ce « fléchissement glutineux » qui « s'esquissa sur les joues de Bernie » (p. 18) ? — aggrave encore la situation.

Le roman est divisé en deux parties : la semaine de Jack et la semaine de Brenda.

Des événements se bousculeront chez l'un comme chez l'autre. À la fin, ils reprendront leur vie commune. Mais, c'est triste à dire, on s'en fout un peu.